

Dossier

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **85 (1997)**

Heft 1403

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Valérie Miéville-Ott
Photo : Simone Ecklin

TERRE pouvoir TERRE devoir

Côté négatif, les liens entre la femme et la terre ont souvent été exacerbés par penseurs et artistes afin de nous confiner dans des domaines dits «naturellement» féminins et, dans la foulée, de nous en interdire nombre d'autres. Côté positif, il est vrai que terre et féminité, et donc pouvoir créateur de la femme, sont intimement liés dans les mythes, croyances et autres représentations statuariques. Quant aux femmes, elles sont divisées en plusieurs clans: celles qui détestent le «naturellement terrien»; celles qui ne se sentent pas plus proches de la terre que les hommes; celles qui dans une certaine mouvance nous voient belles, bonnes et productrices; celles qui ont toujours travaillé la terre et n'en pensent pas grand-chose; celles qui n'en pensent pas moins et enfin les paysannes, agronomes, vigneronnes et autres potières de notre dossier qui évoquent leur rôle et nous disent ce qu'elles en pensent, elles, de notre, votre TERRE.

LA PAYSANNE, ENTRE RÔLE ET MÉTIER

«Le rôle de la femme sur une exploitation agricole consiste davantage en une extension de son rôle de mère et d'épouse qu'en un véritable métier.» Ce constat, Valérie Miéville-Ott le tire autant de sa formation d'ethnologue ayant étudié le statut de la paysanne suisse que de sa pratique, puisqu'elle a côtoyé les agriculteurs de montagne jurassiens entre 1988 et 1994, en tant que conseillère agricole au Service neuchâtelois de vulgarisation agricole. Citadine intéressée de longue date au monde rural d'ici et d'ailleurs, elle nous livre quelques prolongements de cette double expérience.* Et nous définit le rôle et la place de la femme en milieu rural:

Ils sont vécus différemment en montagne et en plaine: la paysanne de montagne participe davantage aux travaux de l'exploitation, dont la structure rend sa force de travail d'autant plus indispensable que des raisons finan-

cières ne permettent pas de la remplacer par celle d'un employé. En plaine, avant tout femme au foyer, ses tâches sont plus restreintes; le nettoyage du matériel de traite, par exemple, peut être considéré comme une extension de la vaisselle domestique à la vaisselle de l'écurie...

En débarquant dans le milieu agricole neuchâtelois de montagne, j'ai été surprise de constater combien la répartition des tâches se révèle stricte et précise. Sur le domaine d'exploitation comme dans la sphère domestique, la femme met en œuvre les mêmes capacités de mère, d'éducatrice et de soignante, couramment reportées sur la surveillance des animaux et les soins nourriciers. Elle s'occupera ainsi prioritairement de nourrir les veaux, de distribuer le fourrage aux vaches et des soins aux petits animaux, à l'exception des lapins, souvent confiés aux enfants.

Elle participe aussi régulièrement aux travaux des foins mais ne fauche pas, car toutes les tâches relativement dangereuses et demandant de la force physique sont dévolues à l'homme: labourer, herser, semer, les traitements, la fumure sont des domaines spécifiquement masculins. La pay-

sanne est cependant très présente au niveau de son travail sur la sphère d'exploitation, alors que l'homme l'est nettement moins dans la sphère domestique.

LE STATUT DES FEMMES S'EN TROUVE-T-IL INFÉRIORISÉ?

Le travail avec le vivant requiert des compétences intimes et invisibles: quand une vache vèle ou entre deux saisons de cultures, il faut savoir attendre, parfois ne rien faire, et l'attente est peu valorisée dans notre société. Bien que le troupeau ait une grande importance pour les exploitants de montagne, les paysannes n'ont pas une image très positive d'elles-mêmes. Le travail avec les animaux les met en relation avec d'autres corps, avec la maladie et la mort, et leur demande un investissement émotionnel culturellement associé au féminin. Elles jugent souvent ces savoirs «naturels» et sans valeur particulière, comme si travailler avec des gestes nus, sans passer par des outils ou des machines importantes, signifiait ne rien faire... On retrouve là un problème plus général de société, qui privilégie les actes spectaculaires.

PAYSANNE, EST-CE UNE RÉFÉRENCE, UN MÉTIER RECONNU?

Les Françaises se sont appelées très vite agricultrices, alors que les Suissesses préférèrent se désigner comme paysannes, une différence qui n'a rien d'anodin. Elles diront que le mot agricultrice n'est pas joli ou difficile à prononcer, mais leur discours sous-jacent est qu'il fait trop référence à la technique, à un titre, au chef d'exploitation. Plus doux, plus chantant, paysanne renvoie à l'âme de l'exploitation,

l'autoapprovisionnement, aux conserves, aux soins aux malades... Toujours cette image d'infirmière, de nourricière et de ménagère!

Dès le départ, de grandes différences de parcours orientent la formation des hommes et des femmes. A 16-17 ans, s'il souhaite reprendre la ferme de ses parents, le jeune homme se formera comme agriculteur et choisira donc un métier, alors que la jeune fille, qui reprend très rarement l'exploitation parentale, choisira un mari. Elle n'entre

les agriculteurs demandent à voir «le» conseiller. Nous nous retrouvons donc dans la situation du couple sur l'exploitation, confinées dans des séances de groupes qui laissent peu de traces tangibles de notre intervention.

Par la suite, j'ai été chargée d'expliquer à des groupes masculins inscrits en production intégrée les exigences de ces nouvelles contributions écologiques et de les aider à remplir des formulaires assez complexes. Les échanges se sont nettement animés dès lors qu'il s'est agi d'aborder des problèmes techniques très concrets! En tant que femme, non technicienne et citadine, parler de ce domaine réservé aux hommes qu'est la fumure était une gageure... Surtout pour leur recommander d'en mettre moins! Le savoir théorique se base sur des réalités, tel un usage d'engrais souvent excessif, mais les arguments écologiques se heurtent à l'expérience des contraintes pratiques de l'agriculteur sur son exploitation; en se lançant dans l'inconnu, il redoute avant tout de rater ses récoltes.

Avec les paysannes, j'ai été confrontée à d'autres paradoxes. Bien qu'elles passent plusieurs heures par jour à l'écurie, elles se montraient très réticentes à toute proposition de cours sur l'alimentation des vaches ou la fertilité du troupeau, par crainte de créer des conflits au sein du couple. Revendiquer une place plus égalitaire s'avère effectivement risqué, car l'agriculture est fondamentalement un métier de couple, fonctionnant sur le lien très puissant de la complémentarité et de l'interdépendance. Consciente qu'elle dispose d'une certaine autonomie dans sa sphère propre, la paysanne craint aussi de lâcher la proie pour l'ombre: si elle en sait trop, son mari pourrait vouloir se reposer sur elle, créant une surcharge dans un contexte où lieu de travail et de vie sont étroitement mêlés.

Tout en comprenant leurs motivations profondes, mon éventail de thèmes d'intervention se trouvait ainsi limité à des demandes de conseil touchant leur rôle domestique et nourricier, alors que j'aurais souhaité aborder des questions techniques, politiques et de gestion leur permettant de se préparer à un environnement agricole en pleine mutation.

qui met de l'huile dans les rouages de relations étroitement imbriquées entre vie familiale et professionnelle, permettant à l'exploitation de bien fonctionner. Plus concrètement, être femme d'agriculteur n'est pas officiellement considéré comme une profession. Quand elle doit remplir des papiers, elle s'inscrit comme ménagère rurale ou sans profession. Une paysanne est donc une femme au foyer qui étend ses compétences à l'exploitation, aussi bien au niveau du statut social que de la perception personnelle...

presque jamais dans une école d'agriculture, mais devient ménagère rurale, secrétaire, employée de commerce ou aide-infirmière. Sa formation future dans la ferme du mari dépendra de la négociation du couple sur la répartition des tâches. J'ai surtout côtoyé des couples âgés de 40 à 50 ans: chez les jeunes, où l'épouse n'est pas forcément issue du milieu paysan, la distribution des rôles sera sans doute vue un peu différemment.

QUELS ONT ÉTÉ LES IMPACTS DE CETTE DIVISION DES RÔLES SUR VOTRE ACTIVITÉ DE CONSEILLÈRE AGRICOLE?

On cherche pourtant à promouvoir sa professionnalisation par une formation de trois ans aboutissant à un diplôme, qui leur permettra ensuite d'engager des apprenties – mais des apprenties ménagères rurales! Ayant enquêté sur le sens de cette formation, j'ai réalisé que malgré ses buts très progressistes, visant à faire de l'épouse une coexploitante à part entière, les trois quarts des cours dispensés touchent à la couture, au ménage, au potager, à

Dans un premier temps, partageant ce poste avec une autre conseillère, je m'occupais d'animer des groupes exclusivement féminins, tandis que nos collègues masculins collaboraient avec les maris. Nous recevions très peu de demandes de conseil individuel sur les fermes; en cas de problème,

On cherche pourtant à promouvoir sa professionnalisation par une formation de trois ans aboutissant à un diplôme, qui leur permettra ensuite d'engager des apprenties – mais des apprenties ménagères rurales! Ayant enquêté sur le sens de cette formation, j'ai réalisé que malgré ses buts très progressistes, visant à faire de l'épouse une coexploitante à part entière, les trois quarts des cours dispensés touchent à la couture, au ménage, au potager, à

On cherche pourtant à promouvoir sa professionnalisation par une formation de trois ans aboutissant à un diplôme, qui leur permettra ensuite d'engager des apprenties – mais des apprenties ménagères rurales! Ayant enquêté sur le sens de cette formation, j'ai réalisé que malgré ses buts très progressistes, visant à faire de l'épouse une coexploitante à part entière, les trois quarts des cours dispensés touchent à la couture, au ménage, au potager, à

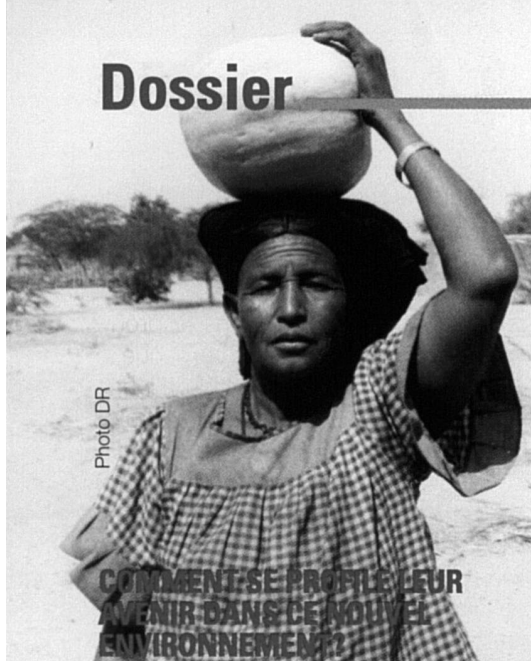


Photo DR

COMMENT SE PROFILE LEUR
AVENIR DANS CE NOUVEAU
ENVIRONNEMENT ?

L'orientation vers une certaine tertiarisation demandera à l'agriculteur d'être si possible à la fois techniquement plus pointu, pour produire à moindres frais, et de devenir un prestataire de services, remettant douloureusement en cause son identité profonde de fournisseur d'alimentation. Quand se sentir utile a signifié produire à tout prix et qu'il s'agit désormais d'entretenir le paysage et de se lancer dans le tourisme, il est normal de se sentir déstabilisé.

Restées un peu en retrait du processus d'intensification de la production qui a prévalu ces trente dernières années jusqu'à atteindre ses limites, les paysannes prendront peut-être plus facilement ce virage à 180°. Lors de ma dernière année en tant que conseillère agricole, ma collègue et moi avons mis sur pied le projet de tourisme «Aventure sur la paille», qui a démarré dans le Jura avant d'essaimer. A chaque réunion, nous nous sommes retrouvées avec une majorité de femmes... L'hébergement à la ferme, le tourisme rural et la vente directe de produits régionaux seront sans doute prioritairement leur lot. Avec quelle surcharge de travail? Pourront-elles gérer ces activités de façon autonome, depuis la prise de décision et les investissements jusqu'aux bénéfices? Si oui, cette nouvelle répartition des tâches, bien que ne dérogeant pas aux rôles traditionnels, aura des répercussions positives pour elles.

Propos recueillis par **Alexandra Rihs**

*Expérience relatée dans la Revue de la société suisse d'ethnologie «Tsantsa» (No 1, 1996, disponible au Musée d'ethnographie de Neuchâtel).

LA DOUBLE VIE DE CHARLOTTE

Elle a osé! Charlotte Hasler Opplinger a quitté Zurich où elle avait fait ses études d'ingénieure agronome, pour l'Emmental bernois où elle est devenue la première femme enseignant à l'Ecole d'agriculture de Langnau. Propulsée à l'âge de vingt-six ans à la tête de deux classes d'agriculteurs en formation, une bonne quarantaine de jeunes gens âgés d'une vingtaine d'années.

l'étable», souligne-t-elle. Une raison de plus pour elle de se battre pour préserver son enseignement, à côté de la culture de produits maraîchers et de l'élevage d'un petit cheptel de chèvres, moutons et cochons. Il y a trois ans, son mari s'est converti à la production intégrée. Il vient de passer à la production biologique. «Par conviction, comme de nombreux collègues de la région, soucieux de préserver un certain équilibre naturel», note-t-elle.

Charlotte n'a jamais arrêté de donner ses cours, même lorsqu'elle était sur le point d'accoucher. «Mon contrat est renouvelé d'année en année. C'est clair que j'aurais bien voulu m'occuper de mes deux enfants lorsqu'ils étaient tout petits. Mais je savais que si je sautais une année, je pouvais dire adieu à mes classes.» Dans le canton de



Photo : OPAV, Sion

«Mes élèves m'ont dans l'ensemble bien acceptées, note-t-elle. Des gars de la région, plutôt sympathiques». L'un d'eux est du reste devenu son mari. «Mais, poursuit-elle, j'ai aussi été en butte à une hostilité larvée de la part de participants à des séminaires et des cours de perfectionnement, déjà établis à la tête d'exploitations agricoles, qui cherchaient systématiquement à me tendre des pièges.» Charlotte est née, il y a une quarantaine d'années, dans une de ces communes huppées de la «côte d'or» du lac de Zurich. Rien ne semblait la prédestiner à assumer conjointement avec son mari l'exploitation d'un domaine agricole de 20 hectares à Wasen, en Emmental. Et pourtant: «Enfant, j'étais très délicate des poumons. Mes parents ont décidé de passer tous les hivers à la montagne, dans le canton de Schwytz, où j'ai pu aller en classe jusqu'à la fin de l'école primaire. J'ai adoré vivre en pleine nature, en contact avec des gens qui aimaient la terre et les animaux.» Redevenue citadine pour de bon, elle ne se pose pas trop de questions, la matu en poche, sur le choix de ses études. L'Ecole polytechnique fédérale de Zurich est le lieu idéal pour se spécialiser en agronomie. Alexandre Opplinger, son mari, gère le domaine familial avec son père. 20 hectares, dont 3 sont affectés à la culture des céréales; l'essentiel est réservé au bétail pour la production du lait et ses dérivés. L'ingénieure agronome se passionne pour la production laitière: «Mais mon beau-père ne cesse de me rappeler que lui est le seul patron à

Berne, à l'exception d'une seule, les quelques femmes qui enseignent dans l'une de ses sept Ecoles d'agriculture ont des contrats à durée déterminée. Une situation plutôt inconfortable.

Charlotte est une crocheuse. Elle dévore les publications agricoles, assaille de questions ses collègues, car, affirme-t-elle, «les cours de perfectionnement coûtent cher, c'est donc une gâterie que de pouvoir en fréquenter un de temps à autre». Assumant par ailleurs le secrétariat de la section Emmental de l'Association de la vache tachetée, elle se trouve en première ligne pour tout connaître sur cette race de bovidés.

Son avenir, Charlotte l'envisage avec sérénité: «Notre domaine, qui est d'une taille supérieure à la moyenne, nous permet de vivre. Certes, les paiements directs «pour la gestion écologique du paysage», sont pour nous d'importance vitale, même si nous préférons pouvoir vendre nos produits en échange de billets de banque plutôt que de recevoir un mandat postal, sourit-elle. Mais nous sommes convaincus que la paysannerie suisse doit s'accrocher, diversifier sa production, trouver des crêneaux nouveaux, dans le but primordial de préserver son autonomie par rapport aux producteurs étrangers. Nous-mêmes, nous avons commencé l'été dernier à produire du fromage en alpage.» Expérience que Charlotte, à l'origine de l'entreprise, compte fermement renouveler cette année, seule sur l'alpage avec ses enfants et un valet.

Anne-Marie Ley

«LE VIGNERON REVIENT DANS SA VIGNE...»

Photo : Gilbert Vogt

Sur quelque 800 vignerons-encaveurs valaisans, une poignée de femmes ont réussi à se forger une réputation, dont Marie-Thérèse Chappaz, Marie-Bernard Gilloz, Romaine Michellod-Blaser ou les œnologues Corinne Clavien, au Laboratoire cantonal de Châteauneuf, et Madeleine Gay, chez Provins. Leur reconnaissance publique tient peut-être autant à la singularité de leur situation qu'à leurs compétences. «La vigne est d'abord une affaire d'hommes», relève l'ethnologue Isabelle Raboud-Schüle, conservatrice du Musée du vin de Sierre de 1986 à 1994 et actuelle responsable de la collection de l'Alimentarium de Vevey.

Attentive à l'iconographie rattachée à la vigne, Isabelle Raboud-Schüle y trouve de quoi conforter son analyse: publications et dépliant publicitaires sont peuplés d'assemblées masculines, où tranche fugitivement une présence féminine: si elle ne s'appelle pas Marie-Thérèse Chappaz, elle apporte les vins ou fait le service sur le stand d'un exposant, souvent en costume régional... «La situation évolue avec l'apparition de femmes ayant suivi l'école de viticulture ou des études d'ingénieur. Mais les livres, la promotion des vins et l'organisation de dégustations sont toujours réalisés par des hommes. Les rares femmes qui parviennent à s'imposer dans cet univers savent qu'elles doivent offrir des produits irréprochables pour être considérées. Elles suscitent l'admiration, mais représentent encore l'exception qui confirme la règle.»

«La vigne, il faut lui être fidèle...»

Autre représentation féminine, la bachante stylisée qui constitue le logo de Vinéa ramène, quant à elle, à un ancrage social profond : «Sur le domaine viticole, la femme est une allégorie de la vigne et des relations entre homme et femme. Déesse-mère, femme-terre productive, son rôle symbolique se traduit souvent en termes amoureux dans les poèmes et chansons: «Le vigneron revient dans sa vigne: comment te portes-tu, ma chérie?» et les dictons populaires: «La

vigne, il faut lui être fidèle et ne pas l'abandonner trop longtemps.»

Hors de la mythologie, la partition de la femme sur le domaine prend des accents moins lyriques. Egalitaire, le partage de l'héritage foncier valaisan permet, certes, aux veuves et aux célibataires de s'installer sur leurs vignes comme propriétaire-encaveur et les épouses de vignerons assument des responsabilités masculines en cas de besoin. La présence d'un chef de famille implique cependant une division traditionnelle des tâches: «Les activités de prestige sont généralement entre les mains des hommes. Notamment la taille, qui porte à conséquence sur le développement de la plante pour plusieurs années. Les tâches non qualifiées reviennent aux travailleurs étrangers et aux femmes: effeuiller, attacher, tous les travaux d'été effectués à main nue. Elles se chargent aussi de porter les sarments, la terre et le fumier, parfois de piocher; mais pas des traitements chimiques, car ce qui relève de la technique, des outils et de l'achat des produits est plutôt masculin.»

Cave et carnotzet, des bastions masculins

A l'époque des vendanges, le sécateur de la taille passe entre des mains féminines pour trancher les grappes, tandis que le vigneron porte les caissettes et la brante. Une question de poids? «Non, car le fumier que transportent les femmes est aussi très lourd. Il s'agit plutôt du fait que le raisin va être amené à la cave pour être transformé, un processus encore dirigé prioritairement par l'homme.»

Autres bastions masculins, la cave communale et le domaine réservé du carnotzet: «La vaisselle, le mobilier, la préparation de la raclette ou des grillades rendent ce cadre de rassemblement aussi éloigné que possible de la cuisine de l'appartement. Il ne faut pas y voir pour autant une spécificité

valaisanne: tout ce qui a trait au Feu relève du masculin, comme le prouve la pratique généralisée du barbecue...» Pour Isabelle Raboud-Schüle, l'inégalité de répartition des rôles s'est accentuée sous la pression du modèle urbain: «Dans le Valais paysan du XIXe siècle, la femme accomplissait certaines tâches spécifiques, mais s'occupait aussi des champs, de la vigne et du bétail. La mécanisation agricole, la transformation des logements et des cuisines en ont fait une femme d'intérieur, alors que sa place initiale débordait du cadre de ménagère fortement encouragée à porter un costume décoratif... L'idée de paysanne-ménagère, projection du modèle urbain, l'a confinée dans la sphère domestique comme l'a été la citadine à un moment donné.»

Et aujourd'hui? «Lorsqu'un propriétaire-encaveur se consacre totalement aux vignes dont il a hérité, la division des tâches reste assez nette, mais ce système fonctionne sans que l'épouse se sente nécessairement lésée. Chez certains jeunes couples, des changements s'amorcent; la femme a davantage de possibilités de se former et d'entrer dans le processus de décision.»

Lentement, les conséquences positives de l'urbanisation pourraient aussi bénéficier aux Valaisannes. En comparant les images publicitaires prises dans les années 70 et de nos jours, Isabelle Raboud-Schüle voit s'y refléter une évolution: moins de femmes en costume allégorique, des encaveurs qui ont troqué l'habit de travail du vigneron pour le tablier de caviste, de jeunes dégustateurs cravatés dont les attitudes féminisées n'évoquent en rien l'ancêtre aux bras noueux luttant contre la montagne à coups de pioche... «Ce phénomène urbain correspond à une évolution générale vers le raffinement. L'offre s'adapte aux exigences d'une clientèle majoritairement citadine. En produisant des vins de qualité et subtils, encore que ce ne soit pas un apanage féminin, les femmes propriétaires-encaveurs se profilent bien dans cette tendance actuelle.»

POLITIQUE AGRICOLE ET TOURISME RURAL

«Malgré les paiements directs, le revenu des paysans a diminué de plus de 30% depuis 1989. Aujourd'hui, leur revenu journalier n'atteint pas Fr 100.- et ne couvre plus les frais courants de la majorité des familles paysannes. Elles économisent, se serrent la ceinture, vivent sur les réserves pour autant qu'elles existent, certaines ont recours à l'emprunt pour tenir le coup...» Le discours tenu lors de la manifestation paysanne du 23 octobre 1996, à Berne, par Mathilde Jolidon reflétait les inquiétudes de la coordination des paysannes romandes et, plus largement, d'une bonne partie du monde agricole helvétique.

Vice-présidente de l'Union des paysannes suisses, ancienne présidente des paysannes jurassiennes, conseillère communale pendant quatre ans et douze ans députée au parlement cantonal jurassien, Mathilde Jolidon a toujours intégré des engagements politiques et associatifs à ses longues journées de travail à la ferme, entre ménage et enfants, soins au bétail et travaux des foins. Ses deux fils ont repris l'exploitation dont elle s'occupait avec son mari, mais elle se charge encore d'en tenir la comptabilité, car ses belles-filles travaillent à l'extérieur, de même que sa fille: «Aujourd'hui, cette situation est fréquente. Les revenus de chacun sont précieux et les jeunes femmes ont tout intérêt à garder un emploi à temps partiel aussi longtemps que possible. Les contraintes financières créent cependant une surcharge de travail et un appauvrissement de la vie sociale et culturelle de nos régions.»

Libres de leurs choix politiques

L'Union des paysannes suisses existe depuis 65 ans et compte plus de 70 000 membres réparties par organisations cantonales. Des commissions de la centrale prennent en charge, avec l'Union des paysannes catholiques suisses, les formations professionnelles de ménagère rurale et de paysanne diplômée et traitent de thèmes liés à la politique et aux

affaires sociales. Avec d'inévitables grincements de rouages, dus aux différences de tempérament entre régions linguistiques et à l'ampleur de la structure: «Les Alémaniques se montrent parfois trop discrètes, à l'heure où il faut agir pour que les familles paysannes obtiennent un revenu plus décent, estime Mathilde Jolidon. Le grand nombre d'organisations disperse également nos forces... mais chacune doit pouvoir rester libre de ses choix politiques.»

Renforcer les contacts entre agriculteurs

et citoyens

Vache folle, diminution de la valeur de la production agricole de 2 milliards de francs entre 1989 et 1995 - non répercutée sur les prix à la consommation mais au bénéfice des intermédiaires, concurrence internationale, baisse du prix du lait, hausse des charges, crise du tourisme, cadre strict des conditions liées à l'obtention des paiements directs, revendication de mesures de protection sociale des familles dans le cadre du deuxième volet de la réforme «Politique agricole 2002»... Rien de bucolique, et pour cause, dans l'énumération des préoccupations de l'UPS, même si sa vice-présidente est aussi représentante du groupe de travail «Brunch à la ferme», qui organise depuis six ans l'accueil de nombreux visiteurs à l'occasion de la Fête nationale.



C'est pourtant bien dans cette direction-là, outre le cadre de l'action politique, que Mathilde Jolidon entrevoit des solutions pour l'avenir: «Le renforcement des contacts entre agriculteurs et citoyens entre dans nos priorités. Le succès de prestations telles qu'«Aventure sur la paille» démontre un potentiel favorable à l'ouverture de gîtes ruraux, encore peu nombreux. Développer le tourisme rural demande des efforts de mise en valeur du patrimoine et de la qualité des produits régionaux destinés à la vente directe, ainsi que d'encourager la renaissance actuelle des expositions-ventes d'artisanat local et de produits typiques. Mais si l'on prend plaisir à pratiquer l'accueil, je crois à une source possible de revenus. Elle stimulerait notamment les jeunes et mettrait un frein à la perte d'identité qui menace nos régions.»

L'AGRI-TOURISME PREND «LA CLÉ DES CHAMPS»

«Prenez votre sac de couchage et venez vivre l'aventure!» L'appel de l'association «Aventure sur la paille», née voici 3 ans dans le Jura, est entendu par un nombre croissant de citoyens assoiffés de nature. En 1996, 289 familles helvétiques d'agriculteurs actifs, dûment signataires d'une charte de qualité, ont ajouté «La clé des champs» à leurs prestations. Une première vague de 50 familles, dont 18 romandes, pratiquant généralement déjà l'accueil à la ferme, ont suivi la formation de trois jours requise pour s'intégrer à cette nouvelle activité de découverte de la nature, créée en 1995 par le Service romand de vulgarisation agricole, basé à Lausanne. Rencontre avec sa coordinatrice.

Myriam Charollais, 26 ans, diplômée de l'EPFL en génie rural et formée «nature», a une vision claire de son statut de conseillère agricole: «Ma préoccupation est de permettre que les mesures politiques de protection de la nature et le rôle désormais reconnu à l'agriculture de maintien d'un environnement de qualité soient vécus positivement par les paysans plutôt que comme un empêchement de produire ou une mode écologique. Ce mouvement, dynamique et durable, ne doit pas être assimilé à un retour vers le paysage dit traditionnel.»

A CHACUN-E SON STYLE

Est-ce que ça marche?: «Entre le premier et le troisième jour de formation, l'attitude sceptique, notamment de la minorité d'hommes attirés par le domaine féminin de l'agritourisme, fait souvent place à l'enthousiasme de la découverte. Car savoir utiliser le milieu naturel n'implique pas la connaissance infuse de son fonctionnement: on comprend vite les nécessités d'une eau de qualité, qui fait partie d'un

patrimoine commun. Mais une nature de qualité? Que la chouette chevêche existe ou disparaisse, à quoi ça sert?»

Le but des connaissances acquises, étayées par de la documentation, n'est pas de régurgiter un cours de biologie à ses hôtes, mais de leur permettre d'écarter les yeux sur le monde vivant. A chacun de forger librement sa «Clé des champs», de proposer ou non une animation personnalisée, d'y voir un simple appoint économique ou de se passionner pour l'aventure. Certains hésitent: faire payer ses hôtes pour leur montrer quelque chose est une autre affaire que l'habituel tour gratuit du propriétaire...

«Les fonctions non productives n'avaient jamais été rémunérées et, bon an mal an, les paysans ont toujours géré le paysage. Aller dormir sur la paille ne coûtait rien non plus. Aujourd'hui, malgré le label et la charte de qualité, de telles démarches sont d'autant moins évidentes que le temps compte peu, surtout celui de la paysanne. Pratiquer l'accueil demande une motivation particulière ou peut être désiré par une épouse d'origine citadine, en vue de renouer des contacts extérieurs.»

CRÉER DES LIENS

Les «Verts» d'un côté, les paysans «gâche-métier» de l'autre: en invitant des biologistes ou le naturaliste local dans le cadre d'une formation visant une action autonome des bénéficiaires, «La clé des champs» favorise en outre la création de liens entre deux milieux souvent condamnés à la non-rencontre: c'est ainsi qu'une paysanne souhaitant faire son animation sur les murs en pierre sèche osa débarquer dans un bureau de biologistes, que telle autre téléphone régulièrement au Service de vulgarisation pour se renseigner sur la rivière de sa zone d'habitation...

Si la structure d'«Aventure sur la paille» s'adapte particulièrement aux individualistes férus de tourisme pédestre à petit prix, «La clé des champs» vise plutôt les familles et les groupes, par le biais de contacts avec la Ligue suisse pour la protection de la nature ou le WWF. Fonctionnant encore au bouche à oreille, bien que Myriam Charollais ait constaté que quelques paysans alé-



Photo : OPAV, Sion

maniques diffusent leurs prestations via le réseau Internet, les pionnières de l'agri-tourisme proposent diverses options actives, généralement assorties d'un hébergement: du thé aux herbes sauvages cueillies soi-même à la compréhension du rôle écologique des moutons, en passant par la remontée d'une rivière tout en écoutant sa légende... Pour le dire avec les mots de Bernard Crettaz, conservateur du Musée d'ethnographie de Genève: «C'est à plusieurs stades de connaissance de la Nature que sont conviés ceux qui savent interroger la mémoire vivante et le savoir vivant des paysans face à leur Nature, qu'on ne saurait percevoir hors d'une culture totale qui l'englobe et lui donne sens.»

(ar)

PAYSANNES, PRISE DE POUVOIR ET PARTAGE

L'anthropologue Yvonne Preiswerk était l'une des responsables et animatrices du séminaire «Créativité, femmes et développement», tenu en novembre dernier à l'Institut universitaire d'études du développement de Genève. Suite à cette mise en vedette de l'inventivité des Africaines, Asiatiques, Latino-américaines et... des paysannes lucernoises face aux enjeux des genres et des chaînes élémentaires, elle évoque les liens qui réunissent les femmes et la terre. Existe-t-il des points communs entre une paysanne suisse et une paysanne sénégalaise?

De tout temps et partout, par ses fonctions de production, de reproduction et d'éducation, la femme s'est trouvée au centre de la vie communautaire et familiale, un fait particulièrement visible dans les sociétés dites rurales et traditionnelles. Le lien qui unit la femme et la terre est immédiat, d'autant plus qu'elle a participé à toutes les pratiques de production de nourriture, ce qui lui a conféré jadis un très grand pouvoir.

Une autre donnée relie universellement les femmes de milieu rural: lorsqu'un problème concerne la sphère de production-reproduction et la qualité de vie, ce sont toujours elles qui montent au créneau pour répondre aux urgences, qu'il s'agisse de salubrité publique, d'éviter des maladies à leurs enfants ou de créer des jardins familiaux.

Durant le séminaire, l'anthropologue Corinne Wacker évoquait la transmission des savoirs entre deux générations de paysannes lucernoises:

Quel a été l'apport de cette expérience?

Il est absolument extraordinaire de constater à quel point elles ont pris un pouvoir, qu'elles ont ensuite partagé avec les hommes, alors qu'il se produit habituellement le contraire. Ces paysannes ont introduit les nouvelles technologies bio, se les sont transmises

d'une génération à l'autre et les maris se sont montrés intéressés à partager ce savoir sans qu'elles se laissent rafler le projet. Cela se passe certainement plus souvent qu'on ne le pense, mais les femmes restent généralement discrètes, pour ne pas perdre le peu de pouvoir qu'elles parviennent à grignoter... Cette nouveauté amène beaucoup d'espoir quant à un rapport équitable entre hommes et femmes.

Le créneau de l'agriculture douce, moins agressive et demandant de repenser la qualité de vie, paraît bien correspondre aux femmes. En Suisse, elles seraient nombreuses à s'être engouffrées dans ce créneau, ce qui apparaît comme vraiment novateur.

De quoi se montrer optimiste pour l'avenir?

Dans les gouvernements des pays nordiques par exemple, la forte présence de femmes laisse se dégager gentiment une autre qualité de vie. Avec les générations futures, ce phénomène sera de plus en plus marqué. Autant les femmes avancent, autant les hommes peuvent prendre plaisir à un nouveau partage des tâches qui implique aussi celui des pouvoirs et de la façon de les gérer. Une critique plus radicale pourrait certes être menée, mais il est aussi nécessaire de faire preuve d'optimisme!

(ar)

**«Le paysan est
un homme
comme un autre,
sa femme
également avec
ses deux métiers
de paysanne
et de mère
de famille.»**

Francis Thévoz, municipal lausannois, Grand Prix du maire de Champagnac 1996

LA TERRE FAITE FEMME MILITE

Lorsqu'en Inde, des femmes embrassent littéralement les arbres pour préserver les ressources naturelles d'énergie, elles font de l'écoféminisme. Lorsqu'en Suède, des femmes préparent de la confiture avec des fruits traités aux pesticides et qu'elles l'offrent aux parlementaires, elles font de l'écoféminisme. Lorsqu'au Kenya, des femmes de la Ceinture Verte s'unissent pour planter des millions d'arbres dans des terres menacées de désertification, elles font de l'écoféminisme.

Le terme d'écoféminisme fut inventé par Françoise d'Eaubonne (*Le féminisme ou la mort*, 1974) qui en appelait à une revanche des femmes pour faire reverdir la nature. Depuis, le concept est devenu mouvement et, en 1980, une grande conférence fut organisée à Amherst, aux Etats-Unis, sur le thème *Femmes et vie sur la terre*.

A la base de l'écoféminisme, il y a l'idée que l'incommensurable volonté masculine de domination de la nature empêche la continuation de la vie. Autrement dit: trop de production incontrôlée empêche une reproduction biologique et sociale contrôlée. Et les femmes, ancestralement assimilées à la nature, sont les mieux placées pour faire prendre conscience de l'inéluctabilité de la destruction de la planète si l'utopie de la croissance illimitée n'est pas stoppée.

Tout comme le féminisme, l'écoféminisme est à la fois théorie et mouvement. Parmi les nombreuses théoriciennes, citons-en trois de trois continents: l'Américaine Carolyn Merchant, l'Indienne Vandana Shiva et l'Allemande Maria Mies.

Martine Chaponnière

PORTRAIT D'UNE POTIERE ENTRE DEUX TERRES

Denise Millet, nous vous avons choisie car vous avez une expérience double, celle d'une céramiste contemporaine et celle d'une potière traditionnelle africaine. Comment y êtes-vous arrivée?

J'ai été attirée par l'argile dès l'enfance. J'avais un grand désir de travailler au tour. Mais à l'époque, le tournage était un métier d'homme. On me trouvait trop fluette. Alors j'ai fait des études de couture! Plus tard, mariée, avec un enfant, je me suis lancée dans la céramique presque en autodidacte. J'ai fait des services de table en grès dur pour mes amies, des pots, des plats. C'était la mode de l'artisanat, des choses près de la terre. J'ai bien vendu. Et puis, les temps ont changé et moi aussi. J'en avais assez des objets, je cherchais autre chose. J'ai accepté un travail de conseillère au développement organisé par le Bureau International du Travail. Je me suis retrouvée seule Blanche dans un petit village de la Haute-Volta (aujourd'hui Burkina Faso). Il s'agissait d'éviter

l'exode rural en aidant les potières locales à trouver des débouchés commerciaux pour leur pots. Le choc a été bouleversant pour moi. Je suis arrivée dans un village tout fait de cases en terre, des merveilles, avec une mosquée comme une immense termitière qui naît du sol et s'élève en plusieurs tours formant d'imposantes dentelles d'argile. Devant la beauté, l'équilibre de cette société où chacun connaît sa place, c'est moi qui avais tout à apprendre!

Comment êtes-vous sortie de cette situation assez surprenante?

Je n'ai pas fait de transfert de technologie. Les potières du village étaient beaucoup plus expérimentées que moi, car les fillettes apprennent à travailler l'argile avant de savoir marcher! J'ai valorisé leur savoir-faire traditionnel. Elles ont fait des formes nouvelles de leur choix, cendriers, cafetières et bols, etc. à côté de leur production traditionnelle de cinq formes de pots ronds d'une beauté et d'une qualité parfaites.

Comment avez-vous réintégré l'Europe après une telle expérience?

J'ai voulu approfondir ma connaissance théorique de ce séjour. J'ai fait un travail de diplôme à l'Institut universitaire d'études du développement, *La transmission du savoir chez les potières du Burkina Faso*. Je retourne le plus souvent possible en Afrique.

Parlez-nous du rapport de ces femmes à la terre et à leur travail

Les potières appartiennent à une caste et se marient dans cette caste. Les hommes y sont forgerons. C'est une caste qui est méprisée, mais crainte. La caste des agriculteurs est supérieure, car ils honorent la terre et la font fructifier. Les forgerons la violent en la cassant pour extraire le minerai et le métal. Les potières l'exploitent aussi, puisqu'elles arrachent l'argile. Mais agriculteurs, forgerons et potières sont complémentaires car le cultivateur a besoin d'un soc, d'outils et de pots pour conserver la récolte. Les potières ont besoin du mil.

Avez-vous observé des rites qui lient?

La région est islamisée depuis deux générations. Les pratiques anciennes sont supprimées. Mais les potières ont leurs secrets, bien gardés de génération en génération. Il y a des gestes, des tabous mais elles ne savent pas pourquoi. Le rouge, le sang sont tabou. Ce que j'ai pu comprendre de leurs réponses, c'est qu'elles travaillent une matière molle, l'argile et font des formes sphériques, creuses comme un utérus. Elles travaillent avec endurance toute la journée, sauf les jours où il y a des génies... Les forgerons, eux, travaillent le dur avec la force et par intermittence. Ils sont aussi les fossoyeurs et ils ont un rapport avec l'au-delà, les forces occultes.

Notre culture doit vous paraître assez terre après ces séjours. Comment vit une potière suisse?

Je travaille selon la technique de l'argile lissée, polissée, avec une cuisson douce, comme je l'ai appris en Afrique.

Au début il y avait le chaos, puis l'eau s'est séparée et la terre est apparue...

Les mythes de la création du monde se répètent, se précisent et se copient depuis l'origine de l'humanité. Selon les climats, les topographies, les cultures, ils insistent sur tel ou tel ordre dans l'émergence des éléments. Mais toujours il y a la terre, la mère nourricière, la créatrice et la gardienne des plantes, des animaux, de l'humanité.

Odile Gordon-Lennox

Dans nos terres occupées par les guerriers romains, cette terre-mère a été vénérée sous la forme de la déesse Cérès, qui faisait mûrir le blé. Son nom vient de cressere - qui fait croître - et nous pourrions encore l'évoquer en contemplant nos riches champs de céréales. Cybèle lui a fait une forte concurrence. Cybèle venue d'Orient, appelée Déméter en Grèce, personnifie la puissance végétative sauvage de la nature.

Les aventures de Perséphone, sa fille, condamnée à passer une partie de l'année sous terre, interprètent le rythme cyclique de la végétation et des cultures. Quand Déméter a quitté l'Olympe pour partir à la recherche de sa fille enlevée par le dieu des Enfers, la terre est devenue stérile. Déméter dans sa détresse s'arrêta à Eleusis, en Attique. Depuis lors, les mystères de la fécondation et du renouveau furent célébrés dans cette ville, un des grands sanctuaires de l'Antiquité, par des rites d'initiation dont le secret a été bien gardé. Déméter est le plus souvent représentée couronnée de blé, entièrement vêtue car la terre cache le secret de sa force fécondante. Sa fille inspire peut-être nos fermières à planter tant de fleurs autour de leurs maisons.

Déeses plus anciennes encore sont Gaia, mère de tous les dieux et Tellus - féminine malgré ce nom - qui représente la terre fertile dans les mythes grecs des origines. On leur faisait épouser le ciel ou la mer, nécessaires à leur fertilisation. Cette union avec un autre dieu, de l'espace, comme le soleil, ou de l'eau est presque universelle, à part quelques rares cas de parthénogénèse. Les histoires varient selon l'aridité du lieu, son climat chaud ou humide...

Le secret de la fécondation de la terre qui se passe dans l'obscurité et l'humidité a inspiré les rites propitiatoires. Toutes ces grottes et ces cryptes, ces lieux sacrés où les femmes vont prier pour leur fécondité et les hommes pour de bonnes récoltes, ils existent depuis la nuit des temps. Le christianisme les a admis, récupérés, substituant aux anciennes déesses terre la mère de Dieu, Marie. Dans les sanctuaires très anciens, elle est souvent représentée par une vierge noire et parfois d'allure plutôt sauvage.

Le parallèle entre la fécondation de la terre et celle de la femme se retrouve dans les mythes agraires les plus divers, éloignés dans le temps ou l'espace. L'homme laboure avec le soc, dur comme un sexe masculin, la femme enfouit et accompagne la graine, la transplante quant il s'agit du riz, la fait germer pour le manioc. Dans la Bible, la femme est un champ dont il faut prendre soin, etc. Pour certains peuples primitifs, le fœtus humain vient directement de la terre où il a vécu une transformation qui répète celle de la création du monde. Les traditions des Indiens Aché du Paraguay exigent que le nouveau-né soit étendu sur la terre dès l'instant de la naissance puis élevé dans les airs, accepté parmi les hommes debout.

Si l'être humain vient de la terre, il y retourne après sa mort. La déesse terre en retire une puissance toute spéciale sur le sort des humains et sur la mort. Cette dualité déesse créatrice - déesse de la mort et du renouveau renforce le sentiment de mystère et de peur qui pèse sur les humains. L'image d'une terre-mère dont le vagin est denté et qui peut dévorer ses enfants est très répandue, mais n'est pas forcément perçue comme négative. Certaines croyances y voient l'étape nécessaire pour le renouveau. Les rites de sacrifice

d'un être vivant, humain ou animal, accompagnaient souvent le culte de la déesse terre créatrice et existent encore dans certaines religions où le symbolisme du sang est très fort. La déesse terre Catlicue du Mexique aztèque exigeait de tels sacrifices. Elle partage avec Déméter d'être entourée de serpents, sur sa jupe.

Ce lien avec l'autre monde par la terre a encore d'autres ramifications. Selon certains anthropologues, il expliquerait la prépondérance des femmes dans le chamanisme. Les femmes ont ce don de deviner, d'interpréter, d'être l'intermédiaire avec un au-delà dont la porte est bien souvent sous terre. La Pythie de Delphes rendait ses oracles en s'inspirant des exhalaisons qui montaient d'un gouffre béant.

A notre époque, une mouvance féministe s'intéresse à ressusciter l'équilibre des temps anciens liés au culte d'une déesse mère-terre, plus douce pour notre univers, porteuse d'harmonie entre les êtres et de respect de la nature. La preuve de l'existence de ces paradis perdus n'est pas facile à faire, mais la recherche féministe qui repense les interprétations masculines en archéologie et en ethnologie donne une piste à suivre. Une étude comparative des religions centrée sur les thèmes de la naissance, du sacrifice, des rites de passage et de la mort éclaire de manière passionnante le mythe de la mère qui est si souvent notre terre.

(ogl)

Chez les Indiens Jivaro d'Equateur, la terre-mère s'appelle Nunui. Elle s'occupe de la croissance du yuca, le manioc, leur nourriture de base. Chaque femme doit attirer Nunui dans son lopin. Aperçue au cours de rêves ou de séances hallucinogènes, elle est petite, grosse et vêtue de noir. Elle aime danser la nuit dans les jardins bien préparés. Cachée sous terre pendant la journée, elle fait pousser les plantes. Les femmes se lèvent à l'aube et chantent une petite chanson pour lui donner le temps de se cacher sous terre... Les femmes enterrent des pierres de couleur, les bébés de Nunui, qu'elles placent dans des endroits secrets de leur jardin.

Plus au sud, c'est Pachamama qui fait pousser la nourriture. Elle est exigeante et demande des libations et des offrandes. Négligée, elle se venge en infligeant sa maladie, la pacha. Au moment des semailles, les Incas lui sacrifient un lama dont le sang fertilise le sol. Les femmes savent quand elle a ses règles et ne doit pas être dérangée. On parle peu de Pachamama dans les chroniques mais son culte est bien vivant. Son image se cache souvent derrière celle de la Sainte-Vierge.